



AMÉRIQUES		
CUBA SOUS EMBARGO. Paroles cubaines sur le blocus. – Viktor Dedaj <i>Éditions Delga, Paris, 2020, 160 pages, 16 euros.</i> «<i>Que serait devenue l’île sans cet étrangement économique illégal imposé par le Goliath étatsunien ?</i> », interroge l’ancien rédacteur en chef du <i>Monde diplomatique</i> Maurice Lemoine dans sa préface à l’ouvrage de Viktor Dedaj consacré à Cuba. Dans un style vif et drôle, ce dernier nous ouvre ses «<i> carnets de bord</i> ». Ceux d’une sorte de San Antonio en goguette sous les tropiques, dont l’enquête viserait à éclairer, plutôt qu’un homicide sordide, l’impact d’un autre type de crime : l’embargo impérialiste infligé par Washington à La Havane. Entre deux saynètes – toujours éclairantes –, Dedaj rapporte les propos de Cubains : journalistes, dirigeants politiques, poètes, médecins... Se dessinent alors les mille et une irritations quotidiennes que la «<i>sanction</i>» américaine fait subir à la population, mais surtout les drames dont elle est directement responsable. Et l’auteur de rappeler sa surprise en découvrant, alors qu’il était encore anticastriste, dans les années 1990, que La Havane recevait des enfants ukrainiens pour les soigner gratuitement alors que Kiev venait de voter une résolution américaine condamnant Cuba à l’Organisation des Nations unies. RENAUD LAMBERT TO START A WAR. How the Bush Administration Took America into Iraq. – Robert Draper <i>Penguin Press, New York, 2020, 496 pages, 30 dollars.</i> Une société américaine ébranlée par les événements du 11 septembre 2001 : un locataire de la Maison Blanche obsédé par la volonté de renverser à tout prix Saddam Hussein ; des hauts responsables du gouvernement convaincus que l’Irak possédait des armes de destruction massive, malgré les preuves du contraire ; et des médias dociles, prêts à accorder leur soutien au président George W. Bush : voilà ce qui a conduit à l’agression armée des États-Unis contre l’Irak en mars 2003, selon Robert Draper, ancien journaliste au <i>New York Times</i>. Il explique ainsi la décision d’envahir le pays, en soulignant les dynamiques politiques et administratives – aucune transparence, des hiérarchies sans contrepoids, une utilisation sélective de l’information – qui permirent aux «<i> faucons</i> » de l’emporter. On regrettera que la question des ressources pétrolières ne soit pas davantage abordée. À défaut, on n’arrive pas bien à s’expliquer pourquoi, de tous les ministères ciblés lors des bombardements sur Bagdad au début de l’invasion, seul celui du pétrole fut systématiquement épargné... ANDRÉS D. MEDELLÍN <tr><th>ASIE</th></tr> <tr><td> LES ROUTES DE LA SOIE NE MÈNENT PAS OÙ L’ON CROIT... – Claude Albagli <i>L’Harmattan, coll. «<i>Mouvements économiques et sociaux</i> », Paris, 2020, 276 pages, 28,50 euros.</i> Au milieu des ouvrages décrivant l’enfer chinois et prédisant l’apocalypse asiatique, sinon mondiale, celui de Claude Albagli fait figure d’exception : sans esbroufe, il retrace l’essor économique chinois pour dessiner les contours du projet des «<i> nouvelles routes de la soie</i> » (Belt and Road Initiative, BRI). Il montre la vision économique, sociale, géopolitique, philosophique, diplomatique des dirigeants, en s’appuyant sur les données chiffrées (nationales et internationales) ainsi que sur les textes officiels et sur ceux d’intellectuels chinois. Il met en évidence la cohérence de leurs objectifs, sans rien éluder des échecs, des contradictions, mais en les mettant à leur place. «<i> L’Écume des ratés occulte la marée</i> », empêchant de voir ce que Pékin cherche à construire, répète-t-il. Ajustant sa stratégie en fonction des circonstances (crise asiatique de 1997, crise financière de 2008, crise sanitaire de 2020), la Chine déploie un vaste réseau à la fois physique (les infrastructures terrestres, maritimes, spatiales) et idéologique pour asseoir sa centralité dans un monde réticulaire. MARTINE BULARD </td></tr>	ASIE	LES ROUTES DE LA SOIE NE MÈNENT PAS OÙ L’ON CROIT... – Claude Albagli <i>L’Harmattan, coll. «<i>Mouvements économiques et sociaux</i> », Paris, 2020, 276 pages, 28,50 euros.</i> Au milieu des ouvrages décrivant l’enfer chinois et prédisant l’apocalypse asiatique, sinon mondiale, celui de Claude Albagli fait figure d’exception : sans esbroufe, il retrace l’essor économique chinois pour dessiner les contours du projet des «<i> nouvelles routes de la soie</i> » (Belt and Road Initiative, BRI). Il montre la vision économique, sociale, géopolitique, philosophique, diplomatique des dirigeants, en s’appuyant sur les données chiffrées (nationales et internationales) ainsi que sur les textes officiels et sur ceux d’intellectuels chinois. Il met en évidence la cohérence de leurs objectifs, sans rien éluder des échecs, des contradictions, mais en les mettant à leur place. «<i> L’Écume des ratés occulte la marée</i> », empêchant de voir ce que Pékin cherche à construire, répète-t-il. Ajustant sa stratégie en fonction des circonstances (crise asiatique de 1997, crise financière de 2008, crise sanitaire de 2020), la Chine déploie un vaste réseau à la fois physique (les infrastructures terrestres, maritimes, spatiales) et idéologique pour asseoir sa centralité dans un monde réticulaire. MARTINE BULARD
ASIE		
LES ROUTES DE LA SOIE NE MÈNENT PAS OÙ L’ON CROIT... – Claude Albagli <i>L’Harmattan, coll. «<i>Mouvements économiques et sociaux</i> », Paris, 2020, 276 pages, 28,50 euros.</i> Au milieu des ouvrages décrivant l’enfer chinois et prédisant l’apocalypse asiatique, sinon mondiale, celui de Claude Albagli fait figure d’exception : sans esbroufe, il retrace l’essor économique chinois pour dessiner les contours du projet des «<i> nouvelles routes de la soie</i> » (Belt and Road Initiative, BRI). Il montre la vision économique, sociale, géopolitique, philosophique, diplomatique des dirigeants, en s’appuyant sur les données chiffrées (nationales et internationales) ainsi que sur les textes officiels et sur ceux d’intellectuels chinois. Il met en évidence la cohérence de leurs objectifs, sans rien éluder des échecs, des contradictions, mais en les mettant à leur place. «<i> L’Écume des ratés occulte la marée</i> », empêchant de voir ce que Pékin cherche à construire, répète-t-il. Ajustant sa stratégie en fonction des circonstances (crise asiatique de 1997, crise financière de 2008, crise sanitaire de 2020), la Chine déploie un vaste réseau à la fois physique (les infrastructures terrestres, maritimes, spatiales) et idéologique pour asseoir sa centralité dans un monde réticulaire. MARTINE BULARD		

BIOGRAPHIE
BOLÍVAR. – Christine Pic-Gillard <i>Ellipses, coll. «<i>Biographies et mythes historiques</i> », Paris, 2020, 384 pages, 24,50 euros.</i> Qui était vraiment Simón Bolívar, grand artisan des indépendances latino-américaines au début du XIX^e siècle ? L’ouvrage de Christine Pic-Gillard fait la part belle à la vie, à l’action et à la parole de ce créole fortuné qui a tout sacrifié à ses idéaux. Ses lettres et discours ponctuent le récit et font l’objet d’une contextualisation et d’une mise en perspective très éclairantes. On suit ainsi l’évolution du <i>Libertador</i>, de ses voyages mondiaux en Europe, où il s’imprègne de l’esprit des Lumières, à ses périples andins, où il guerroie contre la couronne espagnole. Exit l’icône intouchable dont la statue trône dans chaque ville du continent : un libérateur, oui, mais qui a dû imposer ses idées à la fois à l’aristocratie et à la «<i> plèbe</i> » ; un volcan d’énergie, certes, mais tourmenté par les doutes et les trahisons. «<i> Qui fait la révolution labouré la mer</i> », dira-t-il, amer, à la fin de sa vie. Bolívar apprend au fil des rencontres, expérimente avec détermination, cherchant la voie adéquate pour accomplir ce projet fou, mais vital à ses yeux : la libération du continent du joug colonial et l’union de ses peuples. MÉRIEM LARIBI

PROCHE-ORIENT
SINGHAL. – Tore Rørbæk et Mikkel Sommer <i>La Boîte à bulles, Saint-Avertin, 2020, 102 pages, 20 euros.</i> S’appuyant sur une centaine d’entretiens réalisés sur place et sur une importante documentation, ce roman graphique retrace le massacre perpétré en août 2014 par l’Organisation de l’État islamique (OEI) contre la minorité yézidie dans le nord-ouest de l’Irak. À travers le périple de deux familles, les auteurs montrent comment les Yézidis – «<i> ni musulmans, ni arabes, ni kurdes</i> », comme le précise l’un des personnages – ont organisé leur défense après le retrait de l’armée irakienne et des combattants kurdes. Tout en se concentrant sur le siège subi par les Yézidis dans la montagne Singhal, ils distillent des éléments de leur culture et de leur histoire, marquée par de nombreuses persécutions, notamment sous les Ottomans. Seul un corridor humanitaire instauré par une milice kurde syrienne (Unités de protection du peuple, YPG) permet aux Yézidis de gagner temporairement la Syrie. Malgré la défaite de l’OEI, ceux-ci déplorent l’enlèvement de milliers de femmes et la destruction de leurs villages, qui les contraignent à vivre dans des camps installés au Kurdistan irakien. NICOLAS APPELT IL ÉTAIT UNE FOIS... LES RÉVOLUTIONS ARABES. – Collectif <i>Institut du monde arabe - Seuil, Paris, 2021, 272 pages, 25 euros.</i> En 2011, coup de tonnerre dans un ciel... résigné : ce qu’on appela les «<i>révolutions arabes</i> » éclate comme une divine surprise. Aujourd’hui, quel bilan ? Écrivains, intellectuels, artistes, journalistes proposent, dans cette deuxième livraison d’<i>Araborama</i>, des récits, des témoignages, des analyses, des dessins. Ils tentent de sérier cette séquence de l’histoire et interrogent l’idée de «<i>révolution</i> » : n’est-ce pas ce vocable qui jusqu’alors servait dans le monde arabe à désigner les coups d’État militaires ? Les dix ans qui viennent de s’écouler ont été marqués par des succès et des échecs, parfois tragiques. Le glaci arabe est devenu comme un laboratoire de nouvelles idées et de nouvelles formes de mobilisation. De la Tunisie au Yémen en passant par l’Algérie, le Maroc, l’Égypte, le Soudan, la Libye, la Syrie, le Liban, quelque chose s’est libéré. D’une certaine manière, on a assisté à la «<i>naissance du peuple</i> » (Raja Ben Slama). Dans un patchwork où chacun trouvera sans doute ce qu’il cherche, ce livre pose des questions importantes sur, entre autres, le wahhabisme, le chiisme, le mahdisme, le monde arabe et la Révolution française. AREZKI METREF

MAGHREB
LUTTER POUR NE PAS CHÔMER. Le mouvement des diplômés chômeurs au Maroc. – Montserrat Emperador Badimon <i>Presses universitaires de Lyon, 2020, 232 pages, 18 euros.</i> <i>Hamil shahadat</i> mouattaline, ce sont les diplômés chômeurs. Depuis trente ans, ils forment au Maroc un mouvement protestataire qui a rassemblé, dans un premier temps, des diplômés de l’enseignement secondaire et universitaire (licence) demandant un travail dans la fonction publique, rejoins ensuite par ceux de troisième cycle. Leur chômage est lié à l’évolution du pays : les adaptations économiques et politiques entreprises dans le cadre de l’ajustement structurel, à partir de 1983, ont entraîné la diminution de la dépense publique ; la libéralisation économique des années 1990 et l’entrée du Maroc dans les circuits économiques mondialisés ont joué surtout dans les secteurs manufacturier et agricole, qui nécessitent une main-d’œuvre peu qualifiée. Cet ouvrage analyse les causes de ce mouvement, qui a su durer face à un pouvoir autoritaire, et passe en revue les groupes qui le constituent, leurs adhérents, leur organisation et leurs tactiques. A. M.

ARTS
La fiction éclaire-t-elle l’histoire de l’art ? On ne peut s’empêcher de sourire quand on lit le message publicitaire annonçant «<i> le grand roman qu’on attendait sur Niki de Saint Phalle</i> ». Sur les artistes, on attend plutôt des biographies, pour tout dire, mais le genre romanesque peut déplacer habilement le projecteur et fouiller les ombres. Dans l’actualité éditoriale, c’est la situation des femmes, peintres ou modèles, confrontées au règne machiste qui est mise en lumière. À cet égard, Niki de Saint Phalle (morte en 2002) est une figure exemplaire. Malgré les violences subies (l’inceste paternel), malgré les difficultés liées au milieu, elle, l’autodidacte, imaginera des tableaux-performances en tirant à la carabine sur des toiles préparées, créera des parcs d’attractions hallucinés, fera danser ses monumentales «<i> Nanas</i> », géantes colorées, joyeuses, saisissantes. Elle s’impose et réinvente l’image de la femme. Le roman que Caroline Deyns lui consacre s’intitule <i>Trencadis</i> (1) : un mot catalan qui désigne une «<i> mosaïque d’éclats de céramique et de verre</i> », autrement dit un «<i> cheminement bref de la dislocation vers la destruction</i> », une façon de «<i> briser le quotidien pour inventer le féerique</i> ». Le livre est construit ainsi, en éclats, en vagues,

EUROPE
LE GRAND SCANDALE BANCAIRE. Confessions d’un repent. – Vincenzo Imperatore <i>Éditions Herodios, Lausanne, 2020, 192 pages, 18 euros.</i> Au début des années 1990, les plus grandes banques italiennes sont privatisées. Parmi elles, les établissements de crédit d’intérêt national contrôlés par l’Institut de reconstruction industrielle (Banca Commerciale Italiana ou Banco di Roma). Et ceux qui appartenaient à des fondations ou à des organismes locaux (Istituto San Paolo di Torino, Monte dei Paschi di Siena, et les caisses d’épargne). Vincenzo Imperatore – alors cadre dirigeant au service des ressources humaines d’un «<i> important établissement de crédit</i> » dont il tait ici le nom – est le témoin des importantes mutations que déclenche cette privatisation : «<i> L’administration des banques se met à appliquer des principes purement managériaux</i> », adossés à une logique de maximisation des profits, qui passe par des pratiques usuraires, l’anatocisme bancaire (la capitalisation des intérêts), les produits dérivés ou encore le resserrement du crédit. Des «<i> comportements corrompus</i> », jusqu’à la crise de 2008, à l’origine des nombreuses duperies à l’encontre de la cible numéro un : le client. ADÈLE BARI
HISTOIRE
L’AFFAIRE JULES DURAND. Quand l’erreur judiciaire devient crime. – Marc Hédrich <i>Michalon, Paris, 2020, 316 pages, 21 euros.</i> Tout est résumé dans le sous-titre... Jules Durand, fondateur du syndicat CGT des ouvriers charbonniers sur le port du Havre en 1910, est une personnalité atypique : anarchiste, mais également membre de la Ligue des droits de l’homme et de la Ligue antialcoolique, l’alcool-assommoir causant alors des ravages au sein de la classe ouvrière. Condamné à mort pour complicité d’assassinat pour le meurtre d’un «<i> jaune</i> » auquel il est complètement étranger, devant la stupeur et le tollé qui s’ensuivent, il sera d’abord gracié partiellement, avant d’être entièrement réhabilité, son innocence étant reconnue par la Cour de cassation le 18 juin 1918. Mais, broyé psychiquement par cette machination judiciaire, le «<i> Dreyfus ouvrier</i> » devra être interné peu après sa libération à l’asile d’aliénés de Rouen, où il mourra dans l’indigence et oublié de tous, à 46 ans, en 1926. L’auteur, magistrat de son état, rend hommage à ce «<i> juste mis au rang des assassins</i> », et dénonce la justice de classe qui en fut responsable. JEAN-JACQUES GANDINI RADIUM GIRLS. – Cy <i>Glénat, Grenoble, 2020, 136 pages, 22 euros.</i> «<i> Lip. Dip. Paint</i> » : affiner le pinceau avec les lèvres, le tremper et peindre. La bande dessinée <i>Radium Girls</i> raconte comment, en faisant ce geste 250 fois par jour pendant plusieurs années, les ouvrières des usines de montres phosphorescentes ont été empoisonnées au radium, un élément radioactif utilisé pour faire briller les chiffres et les aiguilles sur les cadrans des appareils de l’armée. Fins et aériens, les dessins au crayon de couleur racontent comment des centaines d’entre elles sont tombées malades puis sont mortes, car leurs employeurs leur avaient caché la toxicité de la peinture Undark, qui leur donnerait cancers et tumeurs. Au-delà des contaminations et des mensonges, Cy retrace leur combat pour obtenir justice et réparation dans la société américaine des années 1920, faite de domination masculine, de violences conjugales, de précarité et d’opprobre jeté sur les femmes de «<i> petite vertu</i> ». Drôle, poétique et triste, ce roman graphique sérieusement documenté est aussi une plongée dans les Années folles, entre Prohibition, charleston et droit de vote des femmes. JULIEN BALDASSARRA

EUROPE
LE GRAND SCANDALE BANCAIRE. Confessions d’un repent. – Vincenzo Imperatore <i>Éditions Herodios, Lausanne, 2020, 192 pages, 18 euros.</i> Au début des années 1990, les plus grandes banques italiennes sont privatisées. Parmi elles, les établissements de crédit d’intérêt national contrôlés par l’Institut de reconstruction industrielle (Banca Commerciale Italiana ou Banco di Roma). Et ceux qui appartenaient à des fondations ou à des organismes locaux (Istituto San Paolo di Torino, Monte dei Paschi di Siena, et les caisses d’épargne). Vincenzo Imperatore – alors cadre dirigeant au service des ressources humaines d’un «<i> important établissement de crédit</i> » dont il tait ici le nom – est le témoin des importantes mutations que déclenche cette privatisation : «<i> L’administration des banques se met à appliquer des principes purement managériaux</i> », adossés à une logique de maximisation des profits, qui passe par des pratiques usuraires, l’anatocisme bancaire (la capitalisation des intérêts), les produits dérivés ou encore le resserrement du crédit. Des «<i> comportements corrompus</i> », jusqu’à la crise de 2008, à l’origine des nombreuses duperies à l’encontre de la cible numéro un : le client. ADÈLE BARI
HISTOIRE
L’AFFAIRE JULES DURAND. Quand l’erreur judiciaire devient crime. – Marc Hédrich <i>Michalon, Paris, 2020, 316 pages, 21 euros.</i> Tout est résumé dans le sous-titre... Jules Durand, fondateur du syndicat CGT des ouvriers charbonniers sur le port du Havre en 1910, est une personnalité atypique : anarchiste, mais également membre de la Ligue des droits de l’homme et de la Ligue antialcoolique, l’alcool-assommoir causant alors des ravages au sein de la classe ouvrière. Condamné à mort pour complicité d’assassinat pour le meurtre d’un «<i> jaune</i> » auquel il est complètement étranger, devant la stupeur et le tollé qui s’ensuivent, il sera d’abord gracié partiellement, avant d’être entièrement réhabilité, son innocence étant reconnue par la Cour de cassation le 18 juin 1918. Mais, broyé psychiquement par cette machination judiciaire, le «<i> Dreyfus ouvrier</i> » devra être interné peu après sa libération à l’asile d’aliénés de Rouen, où il mourra dans l’indigence et oublié de tous, à 46 ans, en 1926. L’auteur, magistrat de son état, rend hommage à ce «<i> juste mis au rang des assassins</i> », et dénonce la justice de classe qui en fut responsable. JEAN-JACQUES GANDINI RADIUM GIRLS. – Cy <i>Glénat, Grenoble, 2020, 136 pages, 22 euros.</i> «<i> Lip. Dip. Paint</i> » : affiner le pinceau avec les lèvres, le tremper et peindre. La bande dessinée <i>Radium Girls</i> raconte comment, en faisant ce geste 250 fois par jour pendant plusieurs années, les ouvrières des usines de montres phosphorescentes ont été empoisonnées au radium, un élément radioactif utilisé pour faire briller les chiffres et les aiguilles sur les cadrans des appareils de l’armée. Fins et aériens, les dessins au crayon de couleur racontent comment des centaines d’entre elles sont tombées malades puis sont mortes, car leurs employeurs leur avaient caché la toxicité de la peinture Undark, qui leur donnerait cancers et tumeurs. Au-delà des contaminations et des mensonges, Cy retrace leur combat pour obtenir justice et réparation dans la société américaine des années 1920, faite de domination masculine, de violences conjugales, de précarité et d’opprobre jeté sur les femmes de «<i> petite vertu</i> ». Drôle, poétique et triste, ce roman graphique sérieusement documenté est aussi une plongée dans les Années folles, entre Prohibition, charleston et droit de vote des femmes. JULIEN BALDASSARRA

EUROPE
LE GRAND SCANDALE BANCAIRE. Confessions d’un repent. – Vincenzo Imperatore <i>Éditions Herodios, Lausanne, 2020, 192 pages, 18 euros.</i> Au début des années 1990, les plus grandes banques italiennes sont privatisées. Parmi elles, les établissements de crédit d’intérêt national contrôlés par l’Institut de reconstruction industrielle (Banca Commerciale Italiana ou Banco di Roma). Et ceux qui appartenaient à des fondations ou à des organismes locaux (Istituto San Paolo di Torino, Monte dei Paschi di Siena, et les caisses d’épargne). Vincenzo Imperatore – alors cadre dirigeant au service des ressources humaines d’un «<i> important établissement de crédit</i> » dont il tait ici le nom – est le témoin des importantes mutations que déclenche cette privatisation : «<i> L’administration des banques se met à appliquer des principes purement managériaux</i> », adossés à une logique de maximisation des profits, qui passe par des pratiques usuraires, l’anatocisme bancaire (la capitalisation des intérêts), les produits dérivés ou encore le resserrement du crédit. Des «<i> comportements corrompus</i> », jusqu’à la crise de 2008, à l’origine des nombreuses duperies à l’encontre de la cible numéro un : le client. ADÈLE BARI
HISTOIRE
L’AFFAIRE JULES DURAND. Quand l’erreur judiciaire devient crime. – Marc Hédrich <i>Michalon, Paris, 2020, 316 pages, 21 euros.</i> Tout est résumé dans le sous-titre... Jules Durand, fondateur du syndicat CGT des ouvriers charbonniers sur le port du Havre en 1910, est une personnalité atypique : anarchiste, mais également membre de la Ligue des droits de l’homme et de la Ligue antialcoolique, l’alcool-assommoir causant alors des ravages au sein de la classe ouvrière. Condamné à mort pour complicité d’assassinat pour le meurtre d’un «<i> jaune</i> » auquel il est complètement étranger, devant la stupeur et le tollé qui s’ensuivent, il sera d’abord gracié partiellement, avant d’être entièrement réhabilité, son innocence étant reconnue par la Cour de cassation le 18 juin 1918. Mais, broyé psychiquement par cette machination judiciaire, le «<i> Dreyfus ouvrier</i> » devra être interné peu après sa libération à l’asile d’aliénés de Rouen, où il mourra dans l’indigence et oublié de tous, à 46 ans, en 1926. L’auteur, magistrat de son état, rend hommage à ce «<i> juste mis au rang des assassins</i> », et dénonce la justice de classe qui en fut responsable. JEAN-JACQUES GANDINI RADIUM GIRLS. – Cy <i>Glénat, Grenoble, 2020, 136 pages, 22 euros.</i> «<i> Lip. Dip. Paint</i> » : affiner le pinceau avec les lèvres, le tremper et peindre. La bande dessinée <i>Radium Girls</i> raconte comment, en faisant ce geste 250 fois par jour pendant plusieurs années, les ouvrières des usines de montres phosphorescentes ont été empoisonnées au radium, un élément radioactif utilisé pour faire briller les chiffres et les aiguilles sur les cadrans des appareils de l’armée. Fins et aériens, les dessins au crayon de couleur racontent comment des centaines d’entre elles sont tombées malades puis sont mortes, car leurs employeurs leur avaient caché la toxicité de la peinture Undark, qui leur donnerait cancers et tumeurs. Au-delà des contaminations et des mensonges, Cy retrace leur combat pour obtenir justice et réparation dans la société américaine des années 1920, faite de domination masculine, de violences conjugales, de précarité et d’opprobre jeté sur les femmes de «<i> petite vertu</i> ». Drôle, poétique et triste, ce roman graphique sérieusement documenté est aussi une plongée dans les Années folles, entre Prohibition, charleston et droit de vote des femmes. JULIEN BALDASSARRA

Créatrices et minotaures

en souffles, en bonds, alternant le récit, la confidence, les citations, les dialogues, les graphismes. C’est imaginaire, mais parfaitement documenté (quel dommage que Deyns connaisse moins bien la littérature que l’art moderne ! Elle attribue le poème de Gérard de Nerval *El Desdichado* à Stéphane Mallarmé – ou serait-ce un gag dadaïste ?). L’auteure parvient à associer dans un même mouvement des fragments d’art et des morceaux de vie, pour un écho littéraire, galopant, ardent, du travail de cette plasticienne périssant les vieilles frontières.

C’est un artiste masculin que donnent à voir deux autres ouvrages : Pablo Picasso, sous le regard des femmes. Était-il ce minotaure qui peu à peu se multiplie dans ses tableaux ? C’est l’idée directrice de la romancière croate Slavenka Drakulić, dans son journal intime fictif de Dora Maar, peintre, modèle, compagne du peintre dans les années 1930 (2). Maar y aligne les humiliations que lui fait subir un partenaire hai autant qu’aimé. Son histoire est celle d’une « *femme-victime* » qui succède à une autre (Olga Khokhlova) et en précède une nouvelle (Françoise Gilot), sans que l’amant quitte sa régulière (Marie-Thérèse Walter). Ce que lui fait dire Drakulić est assez convenu, mais l’itinéraire personnel est bien tracé,

donnant en parallèle l’image d’un Picasso peu aimant et peu militant, défenseur des malheureux de Guernica et communiste par simple opportunisme.

Le même homme-taureau apparaît dans l’ouvrage du Franco-Camerounais Eugène Ébodé, *Brûlant était le regard de Picasso* (3). Mais ce titre ne correspond guère qu’à l’un des chapitres. Il s’agit en fait de la biographie romancée de M^{me} Mado Hammar, née en 1936 d’un père suédois et d’une mère camerounaise, dont la vie trépidante, du Cameroun à Céret, où elle a contribué à créer le Musée d’art moderne, méritait en effet un conteur. La chronique est gourmande, lyrique et facétieuse, à l’image d’une femme qui a su ne pas se cantonner au rôle d’égérie.

GILLES COSTAZ.

(1) Caroline Deyns, *Trencadis*, Quidam Éditeur, Meudon, 2020, 364 pages, 22 euros.
(2) Slavenka Drakulić, *Dora Maar et le minotaure*, traduit du croate par Chloé Billon, Charlestown, coll. « *Les Indomptées* », Paris, 2021, 270 pages, 19,90 euros.
(3) Eugène Ébodé, *Brûlant était le regard de Picasso*, Gallimard, coll. « *Continents noirs* », Paris, 2021, 256 pages, 20 euros.

LITTÉRATURES

Invention d’un royaume

La Maison dans laquelle
de Mariam Petrosyan

*Traduit du russe (Arménie) par
Raphaëlle Pache, Monsieur Toussaint
Louverture, Cenon, 2020, 960 pages,
24,50 euros.*

AVEC ce titre – énigme en suspension –, *La Maison dans laquelle* (1) annonce d’emblée sa déroutante, questionnante singularité. Ce roman-fleuve, Mariam Petrosyan, née en 1969 en Arménie et écrivant en russe, l’a composé en une dizaine d’années, comme elle aurait tenu un journal, sans intention de le publier – elle n’a d’ailleurs rien fait paraître ultérieurement, sinon, semble-t-il, un bref conte de fées. Ses quelque mille pages, qui pourraient rebuter, mais que l’on déchiffre comme une partition musicale, se dérobent au résumé ou à la synthèse. Elles se laissent approcher comme un tableau, un paysage, une symphonie dont on éprouve la beauté et avec laquelle on entre en résonance. Avec sa construction inhabituelle et déstructurée, où une préface, un livre premier, deuxième, troisième et plusieurs épilogues déploient différentes narrations par intermittence, avec leur foule de personnages, le roman porte un flot d’images captivantes, abruptes, corrosives mais tendres, nées d’une écriture libre et puissante, la rythmique même de l’œuvre.

La Maison est une sorte de pensionnat pour des enfants et adolescents aux noms étranges : Sphinx, Putois, Araignée, Cheval, Fumeur, Vautour, Bossu... Des jeunes gens, la plupart handicapés, que leurs parents ont jetés là comme pour les redresser ou s’en débarrasser, et qui s’organisent en bande ou en meute. Dans ces groupes instables et mouvants qu’ils inventent, il s’agit de sauver sa peau et de dissimuler ses fragilités : « *Voilà ce qu’étaient les Log : des Hell’s Angels en carton-pâte, sans moto, sans muscles et sans testostérone. Sous les cuirs, il n’y avait que des corps chétifs et boutonneux.* »

La Maison où sont recueillis ces élopés, aveugles et éborgnés – garçons et filles, tous mineurs – est régie par un règlement strict et par des chefs auxquels il faut se soumettre. Les conflits sont permanents, entre petits et grands, faibles et forts, et l’épopée des déchirements homériques qu’il faut traverser pour sortir de l’enfance fait passer *La Guerre des boutons* pour un roman à l’eau de rose. Ici, les questions existentielles sont tranchées et tranchantes : « *La vie est une totale désillusion. Reste loin de moi si tu tiens à tes dents.* » Et il faut inventer un « *manuel d’instructions* » pour survivre en toutes circonstances. Tout est saisi à partir des rapports de construction individuels et de groupe entre les enfants et adolescents, les adultes – éducateurs, soignants, directeur – étant quasiment fantomatiques, absents ou indifférents.

La Maison dans laquelle ne se situe dans aucun pays cartographié et ne se déroule dans aucune temporalité mesurable, mais laisse ouvertes toutes les représentations et associations de situations où la lutte pour la survie éclipse toute règle morale. Le roman dépie un univers fantasmagorique entre rêve et cauchemar, comme un miroir tendu à la réalité. Laissés-pour-compte, ces enfants se recréent leur propre univers où des gestes d’amour et de solidarité finissent toujours par émerger, même dans une relation au monde ultraviolente. La métaphore pourrait s’étendre à d’autres groupes sociaux mis en marge, contraints de s’organiser pour ne pas être asphyxiés par l’ultralibéralisme et ses diverses manifestations.

MARINA DA SILVA.

(1) Le roman, paru en 2009, a été traduit en français en 2016 et réédité en 2020 par le même éditeur.